

John Ford



Ford, une énigme à déchiffrer. Un être primaire et ambigu à la fois, dont on oublie que c'est à travers son œuvre généreuse qu'il s'adresse à nous. Si l'aventure fordienne dresse un horizon esthétique connu de tous, l'histoire du cinéaste reste toutefois assez trouble. Poète, solitaire, l'homme a souvent représenté un secret, qu'il a savamment entretenu toute sa vie. « Il y a autant de Ford que de personnes qui l'ont connu » a dit le critique Tag Gallagher. Cette énigme constitue la bible du cinéma américain. De tous les grands maîtres américains, il est sans doute celui dont l'influence est la plus considérable. *Steamboat round the bend, Qu'elle était verte ma vallée, La Prisonnière du désert, L'Homme qui tua Liberty Valance* : ce corpus forme une cartographie, ces opus des balises qui se lisent, au prisme de l'histoire américaine, comme les emblèmes d'un certain classicisme.

Il est le cinéaste de l'Amérique : des gens simples, pionniers, émigrants et fermiers, ouvriers et indiens... John Ford vouait une grande admiration à ce pays qui avait accueilli ses ancêtres irlandais mais fut, en retour, constamment taxé de raciste et réactionnaire. Comment rendre compte de l'humanisme qui émane de ses films ? Chez lui, le plan est toujours à hauteur d'homme. Certaines scènes emblématiques (le monologue de Tom Joad dans *Les Raisins de la colère*) attestent un profond respect pour la condition humaine. Le cadrage est épuré, synonyme de pudeur, plaçant instantanément l'homme dans la thématique de l'errance.



John Ford



L'ouverture de *La Prisonnière du désert*, par exemple, inscrit le héros dans une dimension primitive, en même temps qu'elle instaure la fin d'une époque. Le début (Ethan Edwards émerge du désert) et la toute fin (il s'en retourne d'où il est venu) soulignent l'idée d'un ailleurs préexistant. Le cow-boy apparaît à l'image lentement, comme investi d'une histoire originelle. On note également un encadrement de la narration entre deux portes qui s'ouvrent et se referment, comme les chapitres biographiques d'une vie.

Cet électron libre qu'est John Ford incarne, encore aujourd'hui, la quintessence du cinéma américain des années 1970. Celui-ci trouve ses origines dans des conceptions fordienne par excellence, telles que la route ou le déracinement. L'œuvre s'enroule dans l'histoire de la nation, dont Ford prend le pouls : ses images, désormais perçues comme symboles, normes et archétypes, exhibent un état de la société américaine à un moment donné du récit. Chaque scénario décrit la confrontation d'un homme à un groupe d'individus et le lien qui va les unir et les opposer, souvent les deux à la fois. Le critique Andrew Sarris a ainsi pu écrire : « Un plateau de Ford, c'est une communauté propre représentant à l'écran une communauté plus vaste et plus lyrique encore ». Car, au fond, cette œuvre ne pose qu'une question cruciale : qu'est-ce qu'une communauté ? Ou comment vivre ensemble ?

Gilles Lyoncaen

